

Au XXe siècle, nos régions connaissent une lente amélioration du niveau de vie des populations. Cette évolution, qui se double d'une émancipation sociale, culmine entre 1945 et 1975. Elle est suivie par une phase où la prospérité régresse et où les inégalités se réaffirment.

■ Vers 1945, nos régions entrent dans une période florissante d'une trentaine d'années. Il y a alors du travail pour tous. Les revenus augmentent. Les conditions matérielles de vie s'améliorent. La consommation de masse se généralise. L'épargne gonfle. Les richesses produites par le travail de tous sont mieux redistribuées par une sécurité sociale efficace et généreuse. **Beaucoup de gens ont l'impression d'accéder à la classe moyenne, de passer du bon côté de la barrière sociale.**

■ À partir de 1975, il faut déchanter. Le chômage gonfle. Les revenus se contractent. Les conditions matérielles de vie se dégradent. Les plus riches, qui ne désirent pas s'appauvrir, exigent des baisses d'impôt. Les caisses des États se vident et la redistribution des richesses se fait plus difficilement. Pour maintenir leurs profits, les firmes exigent plus des travailleurs. Les protections sociales faiblissent. Pour accroître les profits en réduisant les coûts, certaines grosses entreprises délocalisent leur production dans les pays à faibles salaires, augmentant encore chez nous les pertes d'emplois et de revenus. Malgré cela, les gens sont incités à consommer plus par une publicité envahissante et la multiplication de produits nouveaux qui obligent périodiquement à remplacer les anciens. Beaucoup doivent faire appel au crédit pour conserver leur niveau de vie, avec le risque de s'endetter durablement. Il faut se rendre à l'évidence : **les conditions matérielles de vie de la majorité des travailleurs restent précaires et leur statut social n'est pas comparable à celui des privilégiés.**

Travailler vers 1920

La période des années 1920 est celle où l'ouvrier artisan fait place à l'ouvrier spécialisé qui répète à longueur de journée les mêmes gestes sans initiative ni créativité sur les chaînes de montage. Les firmes, lancées dans la production de masse, exigent en effet un maximum de rendement en un minimum de temps. Cette période est aussi celle où s'affirme ce que les économistes appellent le « secteur tertiaire », celui des services.

- Affiche publicitaire pour les machines à écrire Labor. Affiches Sonor, Genève. 1919. Bibliothèque Forney, Paris.

Au départ, les travailleurs en col blanc (les employés) se sentent différents des travailleurs en col bleu (les ouvriers). Ils considèrent qu'ils forment une classe sociale nouvelle, une classe « moyenne » dont les intérêts se rapprochent de ceux des patrons. Pas plus que les ouvriers, ils ne sont du bon côté de la barrière sociale et, à la manière des ouvriers, ils seront obligés de lutter pour obtenir des conditions de travail et de salaire décentes.

Dessinateur industriel, M.D. est né en 1900 et a commencé à travailler vers 1920. Interrogé en 1981 dans le cadre d'une enquête orale, il témoigne de l'évolution des conditions de travail à l'époque où il venait d'entrer dans la vie professionnelle.

« Les conditions de travail étaient certainement plus pénibles qu'aujourd'hui. Les journées étaient longues, la surveillance tatillonne. On n'avait pas les machines et le matériel actuels, mais on travaillait allègrement. On était moins sous pression. On travaillait avec plus de goût. On prenait plaisir à bien faire les choses. C'était tellement naturel qu'on y arrivait sans effort. Si on faisait un travail en équipe, une automobile par exemple ou un wagon de chemin de fer, le menuisier fabriquait tout seul la banquette, puis tout seul le cadre de châssis, puis il réalisait tout seul l'assemblage. Il passait ensuite le tout à un autre ouvrier qui poursuivait la fabrication et le montage, tout seul. Chacun avait sa spécialité. Le travail à la chaîne est venu après la guerre, vers 1920. On a alors fort divisé les opérations. La

conscience professionnelle en a beaucoup souffert. Il faut dire que les ouvriers avaient perdu leurs responsabilités. Certes, le travail à la chaîne a allégé les tâches, il fallait moins se déplacer, ce qui permettait de gagner du temps. Au début, le travail à la chaîne était raisonnable, mais ensuite on a chronométré chaque mouvement. Dans notre usine, cela s'est fait lentement. On a d'abord essayé de ne pas trop diviser le travail, puis on a figolé de plus en plus.

Au temps où le travail était encore artisanal, les relations personnelles étaient plus amicales. Les ouvriers se connaissaient mieux, sortaient ensemble, se retrouvaient lors des fêtes patronales : Saint-Éloi pour les forgerons, Saint-Joseph pour les menuisiers, etc. Il existait un fort sentiment de solidarité, mais il était alors plus soucieux d'entraide que de revendication ».

D'après M.-C. LEDECQ, *La vie nivelloise de 1900 à 1930*, Nivelles, 1981.

